

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.739. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Jeudi
16
MAI
1918RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Étranger... 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE FONDATEUR ::

FAUT-IL ÉTABLIR UN PRIX FIXE DANS LES RESTAURANTS ?

Pour s'en rendre compte, EXCELSIOR a demandé à ses collaborateurs d'aller déjeuner dans les restaurants les plus en vue et de s'y faire servir exactement le même menu.

Les prix, bien que variables, sont certainement tous au-dessus des prévisions de M. Boret. Le nouveau régime des restrictions, établi hier, les fera-t-il baisser ?

RESTAURANT LARUE
PARIS

Couverts 1.50
Omelette 3.00
Beefsteak 8.00
Asperges 8.00
Compote 5.00
Café 1.50
Eau minérale 2.50
1/2 Médoc 2.00
Taxe 10 0/0 3.15
Total 34.65

CIRO'S - Restaurant
PARIS
MONTE-CARLO LONDRES DEAUVILLE LUCHON

Couverts 1.50
Omelette 3.00
Beefsteak 8.00
Asperges 8.00
Compote 5.00
Café 1.50
Eau minérale 2.50
1/2 Médoc 2.00
Taxe 10 0/0 3.15
Total 28.15

PAILLARD
PARIS

Couverts 1.50
Omelette 3.00
Beefsteak 8.00
Asperges 8.00
Compote 5.00
Café 1.50
Eau minérale 2.50
1/2 Médoc 2.00
Taxe 10 0/0 3.15
Total 27.00

RESTAURANT RITZ
PARIS


Couverts 1.50
Omelette 3.00
Beefsteak 8.00
Asperges 8.00
Compote 5.00
Café 1.50
Eau minérale 2.50
1/2 Médoc 2.00
Taxe 10 0/0 3.15
Total 27.00

RESTAURANT HENRY
PARIS

Couverts 1.50
Omelette 3.00
Beefsteak 8.00
Asperges 8.00
Compote 5.00
Café 1.50
Eau minérale 2.50
1/2 Médoc 2.00
Taxe 10 0/0 3.15
Total 25.85

Café de Paris
PARIS

Couverts 1.50
Omelette 3.00
Beefsteak 8.00
Asperges 8.00
Compote 5.00
Café 1.50
Eau minérale 2.50
1/2 Médoc 2.00
Taxe 10 0/0 3.15
Total 25.30



MENU	VOISIN	LARUE	CIRO	PAILLARD	RITZ	HENRY	Café DE PARIS
Couvert	1.50	1. »	1.50	1.50	1. »	1. »	1.50
Omelette. ...	3. »	3. »	3.50	3. »	3. »	3. »	3. »
Beefsteak ...	8. »	6. »	5. »	5. »	6. »	6. »	5. »
Asperges. ...	8. »	6. »	5. »	4. »	5. »	5. »	5. »
Compote. ...	5. »	4. »	4. »	3. »	2.50	3.50	3.50
Café.	1.50	1. »	1.50	3. »	1. »	1. »	1.25
Eau minérale.	2.50	2. »	2.50	2. »	2.50	2. »	1.50
1/2 Médoc ..	2. »	3. »	2.50	3. »	3.50	2. »	2.25
Taxe 10 0/0 .	3.15	2.60	2.65	2.50	2.50	2.35	2.30
Totaux	34.65	28.60	28.15	27. »	27. »	25.85	25.30

REPRODUCTION DE SEPT MENUS IDENTIQUES QUI ONT DONNÉ, LE MÊME JOUR, DES ADDITIONS DIFFÉRENTES

L'augmentation du prix des vivres, aggravée par la taxe de dix pour cent, a singulièrement fait monter les additions, ce qui est naturel, dans les restaurants de luxe comme dans les autres. Du moins semblait-il que dans les établissements de même classe les

prix fussent être sensiblement pareils. On verra qu'il n'en est rien, à l'examen des « documents » que nous publions ci-dessus. Ne pourrait-on, dans ces conditions, après entente avec les restaurateurs, bien entendu, établir un prix fixe ? Qu'en pense M. Boret ?

UN GRAND ÉCRIVAIN LORRAIN

AUJOURD'HUI M. FRANÇOIS DE CUREL
SERA ÉLU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'éminent dramaturge de l'"Envers d'une Sainte", des "Fossiles" et du "Repas du Lion" a enrichi l'art théâtral de nouveaux et prestigieux aspects.

Tous ceux qui, depuis quelque temps, faisaient grief à l'Académie française de recruter les Immortels parmi les illustrations de la politique ou du clergé, excluant les surs, les probes renommées de la littérature, n'auront plus l'occasion de protester. L'Académie française élira aujourd'hui un homme qui n'a rien fait pour rechercher cet honneur, qui ne s'est point multiplié en prévenances, en visites, qui n'a pas édulcoré son œuvre, adouci son génie pour passer par la porte étroite du Palais Mazarin. Félicitons-la : l'Académie montre de



M. FRANÇOIS DE CUREL
(Phot. Henri Manuel.)

la grandeur d'âme, elle fait preuve également de bravoure, et la bravoure est chose rare dans les Académies.

Il s'agit, on le sait, de donner un successeur à Paul Hervieu, au parfait écrivain de Peints par eux-mêmes, à l'honnête homme, comme on disait au grand siècle, qui nous donna cette forte tragédie moderne : *La Course du Flambeau*. Or, l'Académie pouvait s'adresser aux bons faiseurs en vogue, aux tailleurs adroits qui cousent et bâtissent des rôles à la taille des comédiennes pour les jolis magasins de modes que sont les théâtres du boulevard. Les noms des fournisseurs, vous les connaissez comme moi ; ils ont d'ailleurs du talent, de l'esprit, du savoir et du savoir-faire. Chacun d'eux, avant la guerre, remportait, par an, un ou deux triomphes. Comme dit l'autre, il n'y avait que l'embaras du choix. Et l'Académie s'en va quérir M. François de Curel, qui n'a jamais connu de victoires retentissantes, et qui, depuis dix ans, se taisait, se terrait dans ses propriétés, quelque part, très loin, en Lorraine. Nous parlons d'avant 1914, car M. François de Curel a dû quitter, devant la ruse allemande, son château familial, ses forêts, tous les vastes domaines qu'il avait parcourus à cheval en chasseur féodal, la dague au poing, ou bien à pied, promenant sous les arbres centenaires son âme méditative et passionnée.

De son entrée à l'Académie on avait parlé autrefois dans la presse, dans les cénacles ; des amis avaient pressé l'écrivain, à diverses reprises, de poser sa candidature ; il avait souri et promis d'y songer, plus tard. Un matin de printemps, chez lui, à Ketzin, un disciple était précisément en train de le sermonner sur sa sauvagerie, lorsque, tout à coup, François de Curel l'interrompit :

— Oh ! fit-il à voix basse, regardez. Il désignait une compagnie de cerfs en arrêt, attentifs, découvrant leurs robes claires sur les massifs verts des arbustes. Dans la tendresse vaporeuse et blutée de l'aube, à l'orée du bois, les bêtes, souples et libres, faisaient éclater une beauté neuve, virgine, comme à la naissance du monde.

— Quittez ceux-là pour vos Parisiens, s'exclama-t-il, est-ce possible ?

Il eût fallu entendre de quel ton amer ces paroles étaient dites. C'est qu'à la vérité

l'artiste vécut au milieu de nous les émotions les plus exaltantes et les plus âpres. Nulle carrière de dramaturge ne peut être comparée à la sienne : aucune personnalité ne lui ressemble. François de Curel, gentilhomme lorrain, riche, rude chasseur de sanglier — passion de grand seigneur — ardemment attaché à sa terre, à ses traditions est en même temps un homme moderne, à l'esprit ouvert, curieux ; ingénieur sorti de l'Ecole centrale, il se plait au travail du laboratoire : la science l'exalte. Enfin le spectacle du monde l'attire : il aime les voyages. Mais c'est toujours à sa terre lorraine qu'il revient.

Ses débuts furent singuliers : rien, aucun goût particulier n'annonçait un romancier ; cependant il écrivit : *Les Fruits secs*, le *Sauvage d'un Grand-Duc*, et M. Charles Maurras prédit à l'auteur une heureuse carrière de vaudevilliste.

Heureusement pour nous, François de Curel ne récidiva point ; la forme dramatique l'attira. Il travailla en secret. Pendant l'été de 1891, le jeune directeur du Théâtre Libre, André Antoine, lisait à Camaret les manuscrits qui lui avaient été adressés, en retint trois, signés de noms différents : *L'Amour brode*, *Envers d'une sainte*, la *Figurante*, et dans son enthousiasme, envoya ses félicitations aux trois inconnus. Alors, il reçut une extraordinaire nouvelle : la trinité se résolut en un seul nom : François de Curel. Les pièces furent jouées, et l'auteur — il avait dépassé la quarantaine — devint célèbre.

Désormais, l'on vit se dessiner, vivre, souffrir, sur la scène du théâtre contemporain, des âmes féminines sincères, poignantes. Quel changement avec les distantes de monologues de Dumas fils ! Des œuvres glorieuses suivirent : *Les Fossiles* d'abord. L'ingénieur, qui avait vu de près les conflits dans les usines appartenant à sa famille, donna le *Repas du Lion* ; le seigneur lorrain, qui avait assisté à des luttes entre la science et la foi, entre la civilisation et l'instinct primitif, composa la *Nouvelle Idole*, la *Fille sauvage* ; mais on ne le comprenait plus. Les critiques lui reprochèrent de ne pas conclure ; il leur apparut comme un mélange fumeux, incohérent, de respect du passé et de foi dans l'avenir. On le déclara tout ensemble révolutionnaire et réactionnaire, car la passion politique corrompait les meilleurs esprits. Il y aurait — nous assure-t-on — un art de droite et un art de gauche. Nous pensons avec M. de Curel qu'il y a l'art tout court, sans épithète, et que celui-là est éternel.

C'est lui qui triomphera demain avec François de Curel. Le dramaturge a aujourd'hui soixante-sept ans ; mais il demeure le chasseur rude et solide dont les yeux vifs sourient dans la broussaille du poil gris. Il a l'habitude des combats dangereux ; la bataille de demain sera pour lui sans péripéties. L'aristocratie et l'Eglise accueilleront avec faveur le gentilhomme ; les anciens de l'Ecole Centrale, Maurice Donnay et Capus, le féliciteront comme un condisciple ; le parti lorrain, dirigé par Maurice Barrès, réclamera le fier réfugié chassé par l'ennemi. Ce sera l'unanimité dans le succès. Jamais François de Curel n'eût osé rêver pareille fortune.

Jean VIGNAUD

Ceux qui protègent Paris

Sur la proposition de son vice-président, M. Poiry, le bureau du Conseil municipal a décidé d'adresser l'expression de l'admiration et de la reconnaissance de Paris aux courageux aviateurs qui ont repéré les canons à longue portée, ainsi qu'aux diverses unités qui ont coopéré à leur destruction. Il a résolu également de les comprendre parmi les bénéficiaires de l'envoi de vin décidé par lui et de s'en rapporter aux autorités militaires pour en opérer la répartition.

LE RENFORCEMENT
DE NOTRE LIGNE
DE L'AVRE

Une vigoureuse attaque de nos troupes au sud d'Haillies réussit complètement. Nous avons fait 70 prisonniers.

L'opération que nos troupes viennent d'exécuter au sud d'Haillies dépasse sensiblement en importance les coups de main réciproques de ces derniers jours. Le bois dont elles se sont emparées est situé en bordure de l'Avre, au bas de la colline de la cote 82, qu'une autre attaque nous avait livrée le 2 mai courant. Ainsi, l'ensemble de cette position, qui faisant face au bois Sénécat interdit aux Allemands de pousser à l'ouest de Castel vers la voie ferrée d'Amiens, se trouve aujourd'hui en notre pouvoir. Nous avons fait 70 prisonniers. C'est un nouveau renforcement de notre ligne, qui, à la veille peut-être d'une puissante offensive de l'ennemi, est des plus opportuns.

Jean VILLARS.

LE COLONEL GARIBALDI
nous dit sa joie
de venir se battre en France

— Ma brigade, nous dit hier le colonel Peppino Garibaldi, était échelonnée entre le mont Grappa et le mont Tomba, précisément aux endroits où, il n'y a pas longtemps, les troupes françaises se couvrirent de gloire en combattant pour la grande cause de l'humanité. C'était dans l'après-midi d'une journée morte : le ciel était couvert de nuages gris, et la pluie tombait sans arrêt ; assis sous ma tente, je regardais la brume qui s'élevait de la plaine, tout en échangeant quelques mots avec mes officiers d'ordonnance. Un téléphoniste s'approche et me remet un message. Je le lis et je pousse ce cri dans lequel je mis tout mon cœur : « Nous partons ce soir pour la France ».

« En moins de deux minutes la brigade savait... et exprimait sa joie avec un enthousiasme indicible. » Deux heures plus tard, cependant que d'autres régiments montaient pour nous relever, les miens dégringolaient les flancs de la montagne en chantant la *Marseillaise*. *L'Hymne de Garibaldi*, la *Marche royale*, malgré l'averse. Et c'est ainsi que les deux régiments de la brigade alpine, celle qu'autrefois commandait mon grand-père, apprirent l'honneur qui leur était fait et qu'ils s'élancèrent vers la terre de France, vers la gloire.

Nous sommes, mon interlocuteur et moi, debout dans le hall de l'Hôtel Continental, et les nombreuses personnes qui passent regardent avec sympathie et admiration le jeune colonel dont la poitrine s'orne de multiples décorations. Il est vite reconnu, et le nom de Garibaldi vole de bouche en bouche.

— Nous avons traversé l'Italie, continue le colonel Garibaldi, au milieu d'un enthousiasme extraordinaire, sous une pluie de



LE COLONEL PEPPINO GARIBALDI
(Phot. Henri Manuel.)

fleurs... Nos soldats étaient au comble de leurs vœux. Depuis longtemps, ils attendaient ce départ. Ils savaient que leur chef l'attendait aussi comme un droit. Et maintenant ils s'impatientent, avec moi, l'ordre d'avancer tarde trop à leur gré. J'ai déjà été sur votre front, où j'ai eu l'honneur de servir sous les ordres du général Gouraud. J'ignore encore dans quel secteur nous nous mesurerons avec l'ennemi, mais soyez sûr que mes soldats, les soldats d'Italie, accompliront, aux côtés de leurs héroïques camarades de France, tout leur devoir, et cela jusqu'au bout. — G.-G. Z.

Le général sir F. Maurice
devient critique militaire

LONDRES, 15 mai. — Le général Maurice entre au *Daily Chronicle* comme critique militaire.

Après avoir annoncé cette nouvelle, ce journal publie aujourd'hui une longue lettre du général dans laquelle celui-ci fournit une explication personnelle.

Le général Maurice dit en substance qu'il se rendait parfaitement compte de la gravité de son acte et qu'il a eu conscience d'agir comme le lui dictait son devoir. Il se défend d'avoir obéi à un sentiment de rancune. « Je ne saurais être considéré comme un soldat mécontent qui a été mis en retraite », écrit-il. Sir Frederic Maurice dit qu'il avait reçu la promesse d'un important emploi qu'il désirait beaucoup en France, et qu'il était sur le point d'être nommé ; il avait donc devant lui une belle carrière. « En brisant cette carrière, pour-suit-il, j'ai fait un grand sacrifice ; j'espère que ce ne sera pas en vain. »

Le général rappelle ensuite qu'il avait demandé au Parlement l'ouverture d'une enquête, demande qui fut repoussée. Il reconnaît qu'il a commis une faute contre la discipline, mais répète qu'il s'est cru obligé de le faire, et ajoute qu'il a payé sa faute. (Radio.)

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS
par Correspondance
aux Soldats & S.-Off. — PIGIER, rue Rivoli 53 à PARIS

LE VERDICT DU "BONNET ROUGE"

DUVAL est condamné à mort. — MARION à dix ans de travaux forcés et cinq ans d'interdiction de séjour. — GOLDSKY et LANDAU à huit ans de travaux forcés et cinq ans d'interdiction de séjour. — JOUCLA à cinq ans de travaux forcés. — LEYMARIE à deux ans de prison et 1.000 francs d'amende. VERCASSON à deux ans de prison et 5.000 francs d'amende avec sursis.

Il était cinq heures et demie lorsque le conseil entra en séance. Dans la salle archicomble et houleuse ce fut aussitôt un silence profond. Lentement, le colonel Voyer lut les quinze questions. Après chacune d'elles, la même réponse tomba : oui, à l'unanimité. Et, à l'unanimité aussi, furent prononcées toutes les peines.

Quand ce fut fini, sans une manifestation, le public s'écula, silencieux.

Après cela, que dire de cette dernière journée ?

Ce fut dans la matinée une magnifique plaidoirie de M. Paul Guillaud en faveur de M. Leymarie. Tout ce qu'un noble et beau talent peut faire, M. Guillaud le tenta, et, lorsqu'il eut prononcé ses derniers mots, M. Leymarie en pleurant l'étreignit longuement.

Après avoir montré combien impeccable est la vie de son client, combien, ces années dernières, il rendit de services à la défense nationale, M. Guillaud s'attacha à établir que rien ne pouvait être retenu de l'accusation.

Dans la délivrance du passeport, M. Leymarie n'est pour rien, affirme M. Guillaud : cela est établi et par la déposition de M. Maunoury et par une lettre du préfet de police reconnaissant que le passeport fut délivré par suite de l'incurie des bureaux « celui qui avait les fiches faisant confiance à celui qui ne les avait pas ».

Quant à la restitution du chèque, quel-que avis qu'il donnât M. Leymarie, la responsabilité en incombait au 2^e bureau qui en avait la garde et qui n'eût pas dû le rendre sans consulter le ministre.

Si donc M. Leymarie a commis une imprudence, il l'a chèrement payée.

L'après-midi, M. José Thierry, en une éloquente plaidoirie, démontra que M. Vercasson ne saurait être condamné, car tout prouve qu'il était dans l'ignorance absolue de la provenance de l'argent, ayant comme tous alors pleine confiance en Duval.

C'en est fini avec les plaidoiries. Mais le lieutenant Mornet revient à la charge. — Je ne comptais pas répliquer, dit-il, mais après la si émouvante plaidoirie de M. Guillaud j'estime que mon devoir d'accusateur — et aujourd'hui je m'honore et du mot et de la fonction — m'oblige à ajouter quelques mots.

Et en une improvisation vibrante il reprend les principaux arguments de l'accusation.

Enfin, ce sont les accusés qui prennent la parole.

Tout à tour sarcastique, amer, emphatique, Duval parle le premier. Et c'est avant tout pour défendre ses coaccusés : ni Marion, ni Landau, ni Goldsky, ni Vercasson n'ont jamais rien su de ses affaires. Ils ne peuvent donc être ses complices ; quant à Joucla, il ne l'a jamais chargé d'aucune mission.

— Pour moi, dit-il, je prends toutes mes responsabilités. Jamais je n'ai dirigé le

Bonnet Rouge. Quant à mes articles de critique patriotique, et non de défaitisme, plus tard on les appaierait aux pamphlets d'un Voltaire ou d'un Rousseau.

Et se frappant la poitrine, il s'écria : — Moi, un traître ! à 54 ans, après toute une vie de labeur et d'honneur, allons donc ! Loin de démoraliser nos soldats, je les ai fortifiés et rassurés en poussant le cri de leurs souffrances. Trahir, cela ! oh ! messieurs, j'éleve le cri de ma conscience indignée.

« Vous allez me juger dans votre cons



LE COLONEL VOYER LIT LE VERDICT

science. Je sais que le jugement humain est faillible. L'erreur n'est un déshonneur ni pour le juge, ni pour le condamné ! Si je suis trappé, j'accepterai avec sérénité, car j'ai foi dans la justice immanente et dans l'impartiale histoire.

Puis Marion, Landau, Goldsky et Vercasson répondent à la question du président : Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Rien.

Joucla, lui, pleure toutes les larmes de ses yeux.

— Je suis innocent, s'écrie-t-il, j'ai fait une bêtise de reporter. J'ai un petit enfant. Sur sa petite tête chérie, je jure que je ne suis pas coupable.

Et c'est enfin M. Leymarie.

— Pendant trois ans et demi, dit-il, j'ai occupé la plus haute fonction dans le ministère le plus difficile. J'y ai donné tout mon dévouement et toute ma vie. Si j'ai commis une imprudence, de quelles angoisses et de quelles tortures ne l'ai-je pas payée déjà... Campagnes abominables, colonnages odieuses, désespoir des miens, comparaison devant vous : j'ai tout souffert... Je mets en vous toute ma confiance.

C'était fini. Le conseil se retira en chambre de délibération et rapporta le verdict que nous avons fait savoir.

La Chambre prussienne
adopte en troisième lecture
la réforme électorale

BALE, 15 mai. — La Chambre de Prusse a continué la discussion de la réforme électorale.

Après le rejet d'une motion Lohmann et d'un texte de la commission prévoyant le vote plural, M. Friedberg, vice-président du ministère, a déclaré que le gouvernement était résolu à faire aboutir le droit de vote égal et à employer pour y arriver tous les moyens constitutionnels.

M. Friedberg a ajouté que si dans un délai convenable on ne devait pas aboutir à l'acceptation du droit de vote égal, le gouvernement prononcerait la dissolution de la Chambre, à partir du moment où, d'après l'avis du gouvernement, la mesure sera conciliable avec la situation résultant de l'état de guerre.

Puis une motion nationale-libérale, tendant à l'introduction de la représentation proportionnelle dans les circonscriptions de la Marche orientale a été repoussée par 293 voix contre 113.

Le reste de la loi sur les élections à la Chambre des députés prussienne a été voté dans le texte arrêté en deuxième lecture. Il en a été de même pour le projet sur les modifications de la Constitution.

Au vote sur l'ensemble, les projets sur la réforme électorale ont été adoptés contre les voix des socialistes, des radicaux et des Polonais. La troisième lecture est ainsi terminée.

Ce qu'on dit à Berlin
de l'entrevue
des deux empereurs

BALE, 15 mai. — Une note officielle de Berlin dit :

Les entretiens qui viennent d'avoir lieu dans des conditions si heureuses au Quartier impérial marquent le début du travail de négociations politiques, militaires et économiques qui maintenant va bientôt commencer.

Il est évident que les accords politiques et militaires, dont on voit facilement les grandes lignes, se feront plus aisément que les accords économiques, qui doivent établir un équilibre difficile entre les intérêts de pays si différents par leur structure économique et la répartition de leurs ressources.

Il est permis de supposer que les négociations auront lieu à Berlin, et on est en droit d'attendre l'arrivée d'hommes d'Etat autrichiens et hongrois. Elles se continueront ensuite et se termineront à Vienne. C'est sans doute le directeur du ministère, l'ancien directeur de la section commerciale des Affaires étrangères, qui, du côté allemand, dirigera les négociations économiques. Celles-ci exigeront probablement plusieurs mois. (Havas.)

Les restrictions doivent
s'appliquer
à l'ensemble du pays

La commission d'administration générale de la Chambre a voté hier la résolution suivante :

« La commission d'administration générale, se faisant l'interprète des populations qui ont été les premières à accepter courageusement les restrictions apportées à la consommation du pain :

« Considère que les restrictions ne peuvent être supportées que si elles s'appliquent à l'ensemble du pays.

« Elle demande que les dispositions du décret du 30 novembre 1917 soient mises en vigueur au plus tard le 1^{er} juin d'un bout à l'autre de la France, de manière à réaliser l'égalité de tous les départements devant les restrictions nécessaires.

« D'un autre côté, la commission serait heureuse d'avoir l'assurance que toutes les mesures ont été prises pour mettre à la disposition de toutes les communes la farine correspondant aux allocations de pain prévues par les circulaires en vigueur. »

Une délégation a été chargée de présenter cette motion au ministre du Ravitaillement.

Le nouveau ministère
portugais est constitué

LISBONNE, 15 mai. — Pour la formation du nouveau cabinet, le président Sidonio a fait appel aux personnalités suivantes :

M. Osorio Castro, à la Justice ; M. Tamagnini Barbosa, à l'Intérieur ; M. Espirito Santo Lima, aux Affaires étrangères ; M. Xavier Esteves, aux Finances ; le capitaine Joachim Mendes Amaral, au Commerce ; M. Amilcar Motta, à la Guerre ; M. José Carlos Maia, à la Marine ; M. Vasconcellos, aux Colonies ; M. Alfredo Magalhães, à l'Instruction publique ; M. Henrique Forbes Bessa, au Travail ; M. Machado Santos, aux Subsistances et Transports ; M. Eduardo Fernandes Oliveira, à l'Agriculture.

La première réunion du cabinet aura lieu demain sous la présidence de M. Sidonio Paes. (Havas.)

Le camouflage
des avions allemands

NEW-YORK, 15 mai. — Suivant une information du front, la direction du service aérien allemand aurait expérimenté, à ses dépens, un nouveau camouflage de ses appareils, dont le but était de tromper la vigilance des aviateurs alliés.

Ce camouflage serait perfectionné à tel point que les Allemands eux-mêmes s'y tromperaient et ne pourraient reconnaître leurs avions de ceux de l'ennemi. Trois de leurs avions ont été descendus par des aviateurs allemands, trompés par ce camouflage.

LES JOURS SANS VIANDE

La hausse des denrées de remplacement

Après avoir enregistré la progression formidable des prix de certaines denrées, nous écrivions, le 1^{er} mai courant : « C'est l'acheminement méthodique vers les prix qui seront pratiqués pendant les trois jours sans viande. » Nous avions prévu ce qui arrivait hier.

Les denrées de remplacement, qui devaient arriver en telle abondance qu'une diminution des prix s'ensuivrait forcément, ont encore renchéri d'une façon tout à fait inquiétante. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter le tableau comparatif ci-dessous. Il indique les prix moyens relevés officiellement aux Halles Centrales, à la date du 1^{er} mai, et ceux cotés hier, 15 mai, premier jour sans viande.

POISSONS	COURS du 1 ^{er} mai	COURS du 15 mai
Barbes.....le kilogr.	6. »	8. »
Bar.....	7.50	9. »
Carrelets.....	4.50	2.25
Colius.....	4.50	6. »
Congres.....	2.40	2.50
Gronkins gris.....	1.25	1.75
Honards vivants.....	6. »	9. »
Langoustes vivantes.....	10. »	12. »
Limandes.....	2. »	2.50
Maquereaux.....	2.75	3. »
Merlans.....	3. »	3.75
Raies.....	2.15	2.25
Soles.....	6. »	14. »
Turbots.....	5. »	8. »
Sardines fraîches, la caisse	5.25	8. »
ŒUFS	COURS du 1 ^{er} mai	COURS du 15 mai
Normandie.....le mille	380	340
Bretagne.....	340	335
Poitou.....	390	345
Angoumois.....	230	330
Midi.....	250	340

Et n'oublions pas que chez le détaillant

LES CONTES D'EXCELSIOR

"MALAÏLA"

PAR

GEORGES DOUQUOIS

Il était comme sourd ; comme muet, aussi. Il ne paraissait rien entendre ; il ne disait rien — jamais rien. Cela lui donnait l'air idiot. C'était un air qu'il avait adopté, comme ça, histoire de dérouter. Il y avait avec lui, dans le poste, des Parisiens dégourdis, des Méridionaux roublards ; nul, à le voir, n'aurait pu se douter qu'il était plus malin que le plus malin d'entre eux.

Il tolérât les railleries, mais ne souffrait point les brimades. L'œil doux, les poings durs. Une fois qu'on l'asticotait, d'un de ces poings-là il avait chaviré le plus costaud de la bande. On en avait pris note. La force seule procure la paix. Nous commençons seulement à le croire. Lui, du premier coup, il l'avait démontré. On le laissait tranquille. En gratitude, il eut de bons mouvements ; de bons mouvements tout silencieux, ça va de soi ; quelqu'un manquait-il de tabac, il tendait sa blague ; et, un jour, il paya une tournée.

— Vous verrez que ce sacré Lejustin finira par causer, émit le caporal.

Et, peu après, en effet, un matin, le bruit courut qu'il avait parlé au major, à la visite.

— Zut, alors !... Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit : Malaïla.

— Sans doute le nom d'une bonne amie qu'il aura eue en Afrique, du temps qu'il était aux spahis ?

— Je sais pas. Mais il a eu qu'à dire Malaïla, en se tapant le derrière de la tête ; et alors le major lui a dit de se coucher et qu'on verrait à voir s'il dirait encore Malaïla demain.

— Ah ! mais, dis donc, toi, pas de blague ! C'est qu'il est de garde, ce soir, Lejustin !

— Ben ! alors, c'est toi qui la prendras à sa place, puisque tu devais te l'appuyer après lui !

— Ah ! si c'est pas malheureux !...

Il était naturel que le pauvre territorial manquât d'enthousiasme : on était au début du plus terrible hiver de la guerre ; et passer la nuit, l'arme au bras, sur un diantre de pont que le vent du nord balayait de bout en bout, ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler une perspective pépère.

En été, ça va. Passe encore, l'automne. Mais, en une telle saison, et si rigoureuse !...

C'est bien ce que Lejustin s'était dit. Car, bouche cousue avec tout le monde, il était polaire avec lui-même. Le soliloque n'est pas fait pour les oies. On se tait ; soit. Ça n'implique pas que l'on soit sans pensée. On ne peut pas s'empêcher de raisonner. Dans les moments importants, on sent s'agiter un tas de mots qui s'organisent en phrases au fond de la cervelle ; et c'est, dedans soi-même, comme quelqu'un qui vous conseillerait.

Lejustin, précisément, était toujours très attentif aux suggestions de son conseiller intérieur. Or, huit jours auparavant, par dix degrés au-dessous, sur ce maudit pont noyé d'ombre et balayé d'aiguillon, ce conseiller l'avait exhorté, à peu près, dans ces termes :

— Mon vieux Lejustin, méfie-te. Sur que t'as des bronches solides, à preuve que t'as sement jamais toussé. Mais faut qu'une fois. Et pis, Lejustin, t'es ben trop frileux pour un métier pareil ! Tu vas tâcher moyen d'y couper, mon garçon. Pour ça, qu'est-ce qu'il faut faire ? Evidemment, le prochain tour, te porter malade. Oui, mais de la prudence, hein ? mon Lejustin ! S'agit de fiche le médecin dedans et qu'il puisse pas s'y reconnaître. Le cœur, le foie, les reins, les intestins, tout ça c'est des choses qu'on peut lire à travers. Dis que t'as mal dans le crâne. Là, ni vu ni connu...

C'est pourquoi Lejustin avait déclaré au major, en se tapant, comme il a été dit, le derrière de la tête :

— Malaïla.

Ce qui, dans son jargon rustique, signifiait : « Mal là ».

Une semaine il se dorlota. Quand le major lui demandait s'il se sentait mieux, il gémissait :

— Malaïla.

L'hiver s'usait bien de la sorte... Un mois coula. Mais le major conquit un doute. Le gaillard ne lui en contait-il pas?... On verrait bien !

Et, un après-midi, passant avec le pharmacien devant le lit de Lejustin, le major chuchota, mais assez haut :

— L'état de celui-ci m'inquiète. Nous le trépanerons demain.

Lejustin ne broncha pas, mais il se dit que le filon ne valait plus rien. Le soir venu, il s'évada de l'infirmerie et regagna le poste à l'instant où l'homme de garde allait partir. D'autorité, il lui prit son fusil et s'en fut relever la sentinelle du pont. Jamais il n'avait fait aussi froid...

Le lendemain matin, le major retrouva Lejustin à l'infirmerie. Il en fut grandement étonné. La menace du trépan n'avait donc pas produit son effet ? Cet homme ne simulait donc pas ?

On lui rapporta que cet homme, au cours de la nuit, avait expédié *ad patres* un civil qui s'apprêtait à dynamiter le pont. En descendant sur la berge, Lejustin était tombé et s'était blessé à l'occiput.

— Déchirure simple, constata le major. Une jolie croix de guerre là-dessus, et tu seras guéri, mon brave. Es-tu content, au moins ?

Mais, tout de bon, cette fois, Lejustin répondit :

— Malaïla.

georges DOUQUOIS.

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

DEUX ALERTES ONT ÉTÉ DONNÉES CETTE NUIT A PARIS

La première commencée à 22 h. 10 se termina à 23 h. 55, des bombes furent jetées sur la banlieue ; la deuxième commença à 1 h. 55 et finit à 2 h. 45.

Dans l'après-midi un avion allemand tenta de venir sur Paris, mais il dut rebrousser chemin.

Communiqué officiel (1 HEURE). — Les postes de guet du camp retranché de Paris ayant signalé des avions ennemis se dirigeant vers Paris, l'alarme a été donnée à 22 heures 12. Les postes d'artillerie ont ouvert le feu et les avions de la défense ont pris l'air. Aucun appareil ennemi n'a atteint Paris, mais plusieurs bombes ont été lancées dans la grande banlieue. La fin de l'alerte a été donnée à 23 heures 55.

1 h. 55. — L'alerte est donnée à nouveau par les sirènes fixes et les coups de sifflet des agents. 2 h. 45. — Les cloches sonnent la fin de l'alerte.

Dans l'après-midi d'hier, un avion allemand — peut-être avait-il été chargé de faire une reconnaissance diurne ? — franchit nos lignes et se dirigea vers le Sud. Immédiatement pris en chasse par un de nos groupes de surveillance et canonné par nos batteries antiaériennes, il fut obligé de rebrousser chemin et de regagner les lignes ennemies.

LES RÉSERVES DE LA PRESSE ALLEMANDE au sujet de "l'alliance" avec l'Autriche

BALE, 15 mai. — Le correspondant viennois de la Gazette de Francfort du 14 signale déjà que le mécontentement des députés slaves et tchèques au sujet du futur développement de l'alliance austro-allemande s'est affirmé très énergiquement. Dans les couloirs du Parlement, ces députés ont annoncé qu'ils combattraient avec la dernière énergie les accords projetés au Parlement et aux délégations. En revanche, on compte que, le règlement définitif de la question du royaume de Pologne devant être facilité par l'extension de l'alliance avec l'Allemagne, les Polonais seront d'autant plus disposés à prêter leur appui au gouvernement. Certains journaux allemands commencent déjà à exprimer des craintes que l'Autriche ne tire plus d'avantages que l'Allemagne des accords projetés.

La Gazette de la Croix qui espère qu'on réglera surtout la situation de l'Autriche à l'égard de l'Allemagne pour les questions occidentales écrit :

« Maintenant que les lignes directrices de l'Alliance sont établies, il faudra fixer un programme politique laissant à chacun en particulier la liberté d'agir en créant la clarté dans les questions où les intérêts sont connexes. Nous espérons qu'on laissera suffisamment de jeu au développement de la politique allemande. Une union par trop schématique des deux politiques ne ferait que nuire au caractère amical de l'Alliance. »

Le Vorwärts rappelle que c'est la conférence de la paix générale qui dira le dernier mot sur tout ce qui se fait actuellement. « Aussi il faut espérer que les conférences du quartier impérial ne conduiront pas à des engagements précipités. »

Le journal demande que les parlementaires soient appelés à participer aux négociations et déclare que le parti socialiste ne pourra que donner son adhésion à toute initiative tendant à établir des alliances entre les peuples.

D'autre part, la Gazette de Cologne, dans un télégramme officieux de Berlin dit qu'il est nécessaire de relever certaines erreurs qui ont glissé déjà dans la presse et donne les intéressantes précisions suivantes :

« Il est par exemple inexact de dire qu'il a été arrêté en principe que la nouvelle alliance deviendrait partie intégrante des constitutions des deux empires. Il n'en fut pas question. On songe bien plutôt à conclure des accords d'une nature politique, militaire et économique. Ces accords doivent former un tout homogène, continu et autant que possible être signés ensemble. Il ne sera donc pas conclu séparément de convention militaire ou d'alliance économique mais un traité avant des parties militaire, politique et économique qui formera un ensemble. Il est aussi inexact qu'on soit tombé d'accord dans les discussions du grand quartier sur la solution dite « austro-polonaise » ou que les accords aboutissent à cette solution. Les négociations économiques doivent être conduites de façon à ne pas avoir dans leur résultat de tendance vers la guerre économique, mais à rendre possible une entente économique avec nos adversaires. »

Les négociations économiques se poursuivront pendant l'été. En même temps on préparera d'une façon approfondie les directives militaires et politiques pour une future alliance. Cela répond aux expériences pratiques faites pendant la guerre qui ont fourni une matière abondante pour une collaboration militaire opportune dans l'avenir et répond aussi aux expériences politiques faites. »

On a choisi pour les prochains accords militaires le terme de : « Union des armes » (en allemand : *Waffenbund*). (Havas.)

3 avions allemands sont abattus sur le front américain

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL AMÉRICAIN). — 18 heures. — Augmentation notable de l'activité des deux artilleries au nord de Toul et en Lorraine.

Aujourd'hui, deux de nos aviateurs ont abattu trois appareils allemands. Aucun autre fait important à signaler.

4 avions allemands abattus sur notre front

(OFFICIEL). — Deux avions allemands ont été abattus le 12 mai et deux autres le 14.

Dans la nuit du 14 au 15, un de nos groupes a bombardé la gare de Châtelet-sur-Loire, sur laquelle 7.000 kilos de projectiles ont été jetés.

La même nuit, des avions allemands ont bombardé la région de Dunkerque. Dégâts peu importants ; aucune victime.

Lord Bertie a reçu hier le grand cordon de la Légion d'honneur

M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, est allé, hier après-midi, remettre personnellement à lord Bertie de Thames, ancien ambassadeur d'Angleterre en France, le grand cordon de la Légion d'honneur que vient de lui conférer le gouvernement de la République.

Il lui a apporté à cette occasion les remerciements du gouvernement pour les éminents services qu'il a rendus à la cause de l'alliance franco-anglaise au cours de sa longue et brillante mission.

LE CHÈQUE POSTAL

On s'en servira en France à partir du 1^{er} juillet prochain.

La France va être dotée du chèque postal.

C'est en 1908 que, pour la première fois, M. G. Chastenet, député de la Gironde, aujourd'hui sénateur, saisit la Chambre d'une proposition de loi portant création de chèques postaux. En 1910, il reprit cette question en déposant un rapport au nom de la commission des P.T.T. Entre temps, le gouvernement avait déposé un projet de loi permettant « de procurer à notre pays quelques-uns des avantages multiples que certaines nations retirent de l'emploi des chèques et des chambres de compensation ».

Que devinrent ces initiatives ? Quels sont les obstacles qui s'opposèrent à la création, en France, d'un organisme qui, depuis de longues années, a fait ses preuves dans la plupart des pays d'Europe, aux États-Unis et au Japon ? Il ne nous appartient pas de les rechercher. Contentons-nous de constater que, six ans après, aucune décision n'avait été prise. Il nous faut, en effet, arriver jusqu'au 25 janvier 1917 pour enregistrer le vote définitif des neuf articles instituant « un service de comptes courants et de chèques postaux dont la gestion est confiée à l'administration des Postes et Télégraphes ». Sans imprévu, des bureaux de chèques seront donc ouverts au public, le 1^{er} juillet prochain, à Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes et Clermont-Ferrand.

Quels sont les avantages de cette institution ? Nous les trouvons résumés dans l'exposé des motifs qui précède le projet de loi : « Ouvrir simplement, à ceux qui en feront la demande, un compte courant dans lequel viendront se grouper toutes les opérations de recettes et de dépenses qui sont déjà effectuées par l'intermédiaire des bureaux de poste au moyen des mandats d'articles d'argent ; de plus, opérer des virements de compte à compte, sans déplacement de numéraire, sans manquement de deniers. » Un exemple :

M. X... est commerçant à Grenoble. Chaque mois, il reçoit un très grand nombre de mandats ou de lettres chargées. Il demande l'ouverture d'un compte courant postal au bureau de chèques de Lyon. A cet effet, il joint à sa demande une somme de 50 francs, à titre de dépôt de garantie. Veut-il faire savoir à ses clients qu'ils peuvent se libérer de leurs dettes en en versant le montant à son compte courant, numéro 731 : il leur adresse des mandats-cartes sur lesquels figurent l'indication du numéro de son compte et celle du montant de la somme à payer. Pour se libérer, les débiteurs n'ont qu'à présenter leur mandat au guichet de l'importance quel bureau de poste et à verser la somme due. Un récépissé leur sera remis. Si leur domicile est éloigné d'un bureau de poste, ils pourront solder leur dette entre les mains d'un facteur à qui ils remettront les fonds et le mandat. Par les soins de l'administration postale, le compte sera immédiatement crédité ; et M. X... en sera avisé par la réception du coupon détaché du mandat-carte.

L'opération est donc des plus simples, et permet à chacun de réaliser une économie de temps correspondant au déplacement vers un bureau de poste et à l'attente plus ou moins prolongée devant un guichet le plus souvent encombré ; ensuite, de ne courir aucun des risques d'erreur, de perte ou de vol inhérents à tout manquement de numéraire.

Les fonds versés au compte ne sont pas productifs d'intérêts. D'ailleurs, ces fonds peuvent être mis immédiatement à la disposition de leur possesseur, soit par simple retrait, soit par virement de son compte courant postal au compte courant de la banque avec laquelle il est en relations d'affaires.

De quels frais sont grevées ces diverses opérations ? Ils ont été fixés comme suit : Les versements faits par des tiers, au moyen de mandats-cartes, seront soumis au paiement, par la partie versante, des droits ordinaires applicables à ces mandats, y compris la taxe de factage. De même pour les retraits par chèques payables à des personnes déterminées.

Les versements effectués directement par les titulaires sur leurs propres comptes et les virements donneront lieu à une taxe fixe de dix centimes par opération.

Les industriels et les commerçants français ne manqueront pas d'apprécier bientôt les avantages de ce système, dont les résultats à l'étranger ont été des plus favorables. — E. CH.

CRÉDIT LYONNAIS

Bilan au 31 mars 1918

ACTIF	
Espèces en caisse et dans les banques.....Fr.	789.974.798 70
Portefeuille et Bons de la Défense Nationale.....	1.633.956.619 79
Avances sur garanties et Reports.....	190.050.578 69
Comptes courants.....	431.127.981 00
Opérations de Change à Terme garanties.....	62.298.420 32
Portefeuille titres (Actions, Bons, Obligations, Rentes).....	6.229.205 24
Comptes d'ordre et divers.....	19.708.513 25
Immeubles.....	35.000.000 00
Fr.	3.167.955.117 08
PASSIF	
Dépôts et Bons à vue.....Fr.	925.548.052 56
Comptes courants.....	1.552.323.209 12
Comptes exigibles après encaissement.....	90.361.624 32
Opérations de Change à Terme garanties.....	62.298.420 32
Acceptations.....	17.934.575 06
Bons à échéance.....	33.370.830 97
Comptes d'ordre et divers.....	36.126.296 00
Solde du compte « Profits et Pertes des Exercices antérieurs ».....	21.992.108 61
Réserves diverses.....	175.000.000 00
Capital entièrement versé.....	250.000.000 00
Fr.	3.167.955.117 08

BONNE OCCASION 14 doubles portes capitonnées, avec leurs ferrures, en très bon état, à vendre. — Ecrire à M. SÉGOND, 20, rue d'Enghien, Paris.

S. M. le roi d'Espagne a reçu, avant-hier, les membres de l'Institut de France et s'est entretenu particulièrement, après l'audience, avec M. Hanotaux.

M. Dato a offert un déjeuner aux délégués français, en l'honneur desquels, au lieu, le soir, un banquet présidé par l'ambassadeur de France et par le comte de Romanones.

CERCLES

Au scrutin de ballottage d'hier, au Cercle de l'Union artistique, ont été admis à titre de membres permanents :

M. Georges Teissier, président du conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Midi, membre de l'Institut, présenté par le comte d'Ussel et M. E. Heurteau; M. Théodore Laurent, administrateur-directeur général de la Compagnie des forges et aciéries de la Marine à Homécourt, présenté par M. Heurteau et M. Brizon.

Au Traveller's Club, hier, scrutin de ballottage, où l'on a admis membres permanents : M. Francis Stanton Blake, M. Joseph Blake, M. Rowland Burden-Muller, M. Rodolphe Darblay, M. John Montgomery Lawrence, M. Pierre Maréchal, M. H. H. Phillips, lieutenant-colonel W. C. E. Rudkin, comte Subervielle, M. William, H. Beckingham, l'honorable W. H. C. Beaumont, M. Herbert Howland, sir Arthur Priestley, M. Pomeroy Burton, lieutenant-colonel C. H. Hoare, M. Pierre Nekudow, M. Clarkson Potter, M. William van Rensselaer, M. Mortimer Singer, M. D. Chrissovelsoni, M. John H. Mc Fadden Jr., comte Léon Ostrogor, lord Stanley, M. Ferdinand Ruffer et M. William van Rykel.

CITATIONS

Du jeune sculpteur Georges Sautique, sous-lieutenant au 10^e chasseurs à pied (troisième citation) :

" Au combat du 30 mars 1918 a retardé, par un feu bien dirigé et énergiquement conduit, une progression ennemie extrêmement violente, lui a fait subir de nombreuses pertes; a su maintenir par son calme, son sang-froid, son énergie, sa section sur place, jusqu'à ce qu'une manœuvre sur son flanc gauche l'ait obligé à se replier. "

NAISSANCES

La comtesse Robert de La Barre d'Erquelines, née Couderc de Saint-Chamant, a mis au monde une fillette qui a reçu le prénom de Jacqueline.

FIANÇAILLES

On annonce les fiançailles du comte Bernard d'Humières, lieutenant au 178^e d'artillerie de tranchée, décoré de la croix de guerre, titulaire de quatre citations, avec Mlle Solange de Rouault, fille du vicomte et de la vicomtesse de Rouault.

MARIAGES

En la chapelle de la Vierge de Saint-Philippe du Roule, a été célébré, hier, le mariage de Mlle Simone de La Bretonnière, fille de M. Guy de La Bretonnière et de Mme, née Doyon, avec M. Jacques Piéron, lieutenant de cavalerie, détaché à l'état-major d'une division d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils du commandant Piéron, en retraite, et de Mme, née Brédif.

Le mariage du baron de Vaufréland, capitaine au 10^e régiment de chasseurs, détaché à l'armée britannique, avec la baronne Hainguerlot, née d'Adhémar de Lantagnac, a été célébré hier, dans l'intimité.

DEUILS

De Londres : Le duc Henry de Northumberland est mort, hier, au château d'Alnwick. Il était le septième duc de Northumberland et était né le 29 mai 1846.

Député aux Communes, de 1868 à 1885, il entra ensuite à la Chambre des Lords, où il s'occupa activement de la question agraire.

On annonce la mort de Mme veuve Henri Desmarais, née Cherrier, décédée en son domicile, 166, boulevard Haussmann. Les obsèques auront lieu demain 17 courant, à 10 heures, en l'église Saint-Philippe du Roule, et l'inhumation au cimetière du Père-Lachaise. On se réunira à la maison mortuaire. De la part des familles Desmarais, Stephen-Ribes, Billout et Caron.

Les obsèques du baron de Mackau ont eu lieu à l'église de Guerguesalles, en présence d'une assistance nombreuse. Mgr Bardet, évêque de Sées, a donné l'absoute, et prononcé un très éloquent discours.

Nous apprenons la mort : Du sous-lieutenant Armand Dugon, du 7^e cuirassiers, tombé au champ d'honneur le 26 avril 1918, à l'âge de vingt-six ans. Il était le fils aîné du comte Dugon et de la comtesse, née de Mareschal-Vezet.

Du maréchal des logis Hervé Garnier de Falletons, qui a succombé à Besançon, des suites d'une maladie contractée au front.

ANÉMIES - SURMENÉS NEURASTHÉNIQUES DÉPRIMÉS - AFFAIBLIS
Le plus efficace des reconstituants est **L'EUBIASÉ**
STIMULANT LE PLUS ÉNERGIQUE DU NOUVEAU PROTOPLASMIQUE
la boîte de cachets 1^{re} 6^{fr} 50 (impôt compris) 1^{re} Pharmacie et Laboratoire de L'EUBIASÉ - 37, rue de Valenciennes - LE HAVRE
NOTICE FRANCO

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

GLYCOMIEL
Gélule à base de Glycérine et de Miel anglais.
Souverain contre les rougeurs de la Poau.
Grand Tube 1^{re} 7^{fr} 50, 3^{fr} 75 Poissonnière, Paris.

Délicieuses sardines salées. N'attendez pas la hausse certaine du poisson pour acheter un baril de 500 grosses sardines à 43 francs, 90.000 kilos savon 70 0/0, se recommande particulièrement aux blanchisseurs pour son bon rendement.
Capelli, 32, rue St-Marc. Vend gros et 1/2 gros.

VIELLIR, c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PETROLEINE du Dr Jammes**, qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple, soyeuse, brillante et sans pellicules.
PRIX : 1^{re} dans les pharmacies.
Le flacon 1^{re} 50, 5^{fr} 50. J. Berthier, Grenoble.

EXCELSIOR

LE GÉNÉRAL DI ROBILANT FAIT GRAND-CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR



LE DÉFILÉ DES TROUPES DEVANT LE GÉNÉRAL BELIN ET LE NOUVEAU DÉCORÉ
Le général comte Nicolis di Robilant, qui représente l'Italie au Conseil de guerre interallié de Versailles, en remplacement du général Giardino, vient d'être promu grand-croix de la Légion d'honneur. La plaque lui en a été remise par le général Belin, à Versailles, en présence de la garnison rassemblée à cet effet. Voici le général comte di Robilant et le général Belin assistant au défilé des troupes.

B L O C - N O T E S

COMMENT on vit, en Russie, sous le régime bolchevik : écoutez cette anecdote, parfaitement authentique. Elle me fut contée, ce matin même, par l'un de ceux qui en furent les héros, ou plutôt les victimes.

M. et Mme X... comptaient — il faut, hélas ! mettre le verbe au passé — parmi les plus importants et les plus opulents industriels de Russie. Grand train de maison, par conséquent, dans la ville d'Ukraine qu'ils habitaient; en banque, un compte courant d'une centaine de mille roubles, et un personnel domestique nombreux : cocher, chauffeur pour l'automobile, cuisinier et aides de cuisine, valets de chambre, filles de service — en tout une douzaine de personnes à leurs gages.

Les bolcheviks s'installent dans la ville et proclament le règne du socialisme intégral. Quel va être le sort réservé à ces déplorables capitalistes ? Oh ! il est très dur ! Il est même plus dur encore que vous ne pouvez le penser.

Le conseil des Soviets bolcheviks, après avoir fait une enquête sur la situation de fortune du ménage X..., déclare que celui-ci n'aura droit qu'à une dépense de 800 roubles par mois. Ordre est donné à la banque où ils ont un compte courant de ne pas leur donner davantage.

Fort bien, se dit alors Mme X... avec philosophie : on peut vivre avec 800 roubles par mois; il ne s'agit que de faire cadrer ses dépenses avec ses revenus.

Elle prévient donc sa douzaine de domestiques qu'elle est obligée de se passer de leurs services; elle ne gardera que la cuisinière, si celle-ci consent à prendre le rôle de servante à tout faire. Mais voilà que les bolcheviks interviennent de nouveau : « Pardon ! décident-ils par un nouvel ukase, vous ne devez renvoyer aucun de vos serviteurs, car c'est aux riches à nourrir les pauvres ! »

En conséquence, le ménage X... doit consacrer les neuf dixièmes de ses 800 roubles mensuels à payer les gages et les repas de son bienheureux personnel. Vous pensez bien que, dans ces conditions, M. X... est sombre. Il se demande s'il lui restera de quoi ne pas mourir de faim. Cependant, il s'aperçoit avec stupeur que l'ordinaire des repas n'a pas changé et qu'il y a des pommes sur la table : elles coûtent 11 roubles la pièce ! Il ne manque pas en blâmer son épouse : « Tu vas nous ruiner ! lui dit-il; le troisième jour du mois, nos 800 roubles seront mangés ! »

Mon ami, lui répond sa femme, rassure-toi : nous aurons toujours autant d'argent que nous voudrons !

Comment cela ?

Mon Dieu, oui ! J'ai reçu la visite d'un de ces messieurs bolcheviks les plus importants, et il m'a dit : « Quand vous voudrez retirer de l'argent de la banque en sus de la somme autorisée, vous n'aurez qu'à me le dire : je vous donnerai un papier qui lèvera tous les obstacles, et ça ne vous coûtera que 10 0/0 de commission, que vous voudrez bien me verser ! »

Le ménage X... a donc continué à vivre comme au temps du tyran. Ça lui a coûté 10 0/0 de plus : voilà tout.

Pierre MILLE.

Gordon Bennett

C'est, comme on l'a dit, un grand seigneur du journalisme qui vient de disparaître.

Il aimait à prouver sa munificence à des artistes, à des littérateurs dont le talent lui plaisait.

Et sa générosité était si prompte que parfois elle déconcertait. Mais elle ne le rendait que plus sympathique.

Une anecdote entre mille : Notre confrère Pierre Veber était chargé de la critique dramatique dans l'édition française du *New York Herald*.

Il eut à rendre compte de l'*Enigme*, pièce de Paul Hervieu.

Le lendemain, Gordon Bennett le fait

appeler, et, dans son langage d'une concision américaine, lui demande :

— Vous avez « fait » l'*Enigme* ?

M. Pierre Veber ne comprend pas et reste muet.

Gordon Bennett s'impatiente :

— Vous avez écrit un article sur l'*Enigme* ?

— Ah ! oui, parfaitement ! déclare M. Pierre Veber.

Mais, devant le regard impassible du directeur, il commence à redouter une catastrophe. Sans doute va-t-il apprendre qu'il est congédié.

— Combien êtes-vous ? interroge Gordon Bennett.

Nouveau silence.

— Combien valez-vous ? insiste le grand « patron ».

Point de réponse.

Alors, avec brusquerie :

— Enfin, combien êtes-vous payé au *New York Herald* ?

— Neuf mille francs.

— Vous êtes dix-huit mille ! Au revoir. Là-dessus, shake-hand. Et un autre visiteur est introduit.

Est-il plus charmante manière d'annoncer à un collaborateur qu'on double ses appointements ?

LES DEUX AMIS

Degas avait une foule d'ennemis. Il les collectionnait, si l'on peut dire, comme les tableaux d'Ingres et de Delacroix, dont il raffolait.

Ses bons mots lui créaient des haines solidaires.

Il n'avait qu'un ami : le grand sculpteur Bartholomé ; mais aucun nuage n'altéra jamais leur affection.

Ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que Bartholomé, sous l'influence de Degas, peignit jadis d'excellents tableaux. On en voit un dans son atelier. C'est un préau d'école où jouent des enfants : œuvre pleine de vérité et de charme.

Ce qu'on ignore aussi, c'est que Degas, sous l'influence de Bartholomé, fit de fort belle sculpture.

Il pétrit en cire bon nombre de danseuses et de chevaux : car les bêtes l'intéressaient autant que les femmes ; peut-être ne faisait-il pas grande différence entre ces deux sortes de modèles : c'était un misanthrope et un misogyne.

Les cires qu'il avait façonnées, il les abandonnait dans un coin de son atelier. On en a retrouvé beaucoup, tout encrassées de poussière.

Bartholomé les nettoie. Hébrard les colore en bronze à une trentaine d'exemplaires. Une série de ces sculptures sera donnée au Petit-Palais de la Ville de Paris, une autre au Louvre. Nous pourrions donc connaître Degas sculpteur et l'admirer.

La meilleure de ses statuettes est une danseuse nue et cambrée, qui a près de quatre-vingts centimètres de hauteur. C'est une œuvre merveilleusement achevée.

Mais, d'après ce que nous a dit Bartholomé, le chef-d'œuvre de Degas en sculpture a disparu. C'étaient d'adorables nymphes qui cueillaient des pommes. Leurs corps souples étaient étoilés de mille fossettes.

L'auteur les avait exécutées en argile. Il les laissa se dessécher, s'écailier, s'effriter, s'ancréir. Bartholomé, qui les vit insensiblement périr, ne put les sauver : Degas n'aurait pas permis qu'on y touchât.

Ce groupe était parfait, paraît-il. Nous le croyons volontiers. Il n'est de parfait que ce qui n'est plus... — PAUL GSELL.

Le dissident

M. Alexandre Varenne est loué par les uns, critiqué par les autres.

Il a tenu à faire savoir aux délégués des corporations américaines qu'il comprenait le patriotisme à leur manière et qu'il réprouvait toute tentative d'entrer en pourparlers avec les Allemands.

Une quarantaine de socialistes français se sont associés à sa démarche.

Mais l'ensemble du parti blâme vivement cette initiative.

M. Alexandre Varenne a le courage de

ses idées. Il ne craint pas de les afficher. Il est opiniâtre, car il est Auvergnat.

C'est un homme petit, mais trapu, à la poitrine large. Sa voix est grave. Son ample barbe noire est imposante. Il peut faire figure de tribun. Il jouerait volontiers les Jaurès. L'ambition de remplacer le célèbre leader socialiste lui est venue comme à beaucoup d'autres. Mais jusqu'à présent Jaurès n'a pas eu de successeur.

Au début des hostilités, M. Alexandre Varenne, voulant se rendre utile au ministère de la Guerre, se fit agréer comme chef de la Censure.

Les socialistes lui reprochèrent aussitôt de prêter ses services à une institution tyrannique.

Il répondit qu'il travaillerait précisément à en modifier la tyrannie. Il affirma que la Censure était nécessaire et que c'était faire œuvre de bon Français de surveiller les informations de presse pendant que nos armées se battaient.

Il ne convainquit pas ses adversaires.

On le mit en demeure de répudier Anastasie ou bien de quitter le parti.

Force lui fut de déposer ses ciseaux.

Il secoua la poussière de ses pieds sur le seuil de la rue Saint-Dominique, où la Censure était alors logée.

On appela cette abjuration : la fuite de Varenne.

Cette fois sera-t-il plus heureux ?

Parviendra-t-il à rallier à ses sentiments un grand nombre de socialistes encore hésitants ? Ou bien, au contraire, devra-t-il de nouveau s'incliner devant les ordres d'une majorité ombrageuse ?

Une coupe historique

La Croix-Rouge anglaise a demandé que de généreux donateurs lui fissent présent d'objets d'or ou d'argent.

Le roi a aussitôt envoyé au comité une coupe historique d'or et d'argent d'une rare valeur.

A la naissance de Charles XII de Suède, cette pièce d'orfèvrerie fut donnée au roi Charles XI et à son épouse par la reine douairière.

Charles XII perdit la précieuse coupe à la bataille de Pullawa, et, quand Pierre le Grand la montra à un de ses prisonniers, le comte Piper, ce favori du roi de Suède baisa religieusement l'objet en pleurant.

Le tsar fit cadeau de la trouvaille à Areskine, son médecin, qui était Ecossais.

Après avoir passé par différentes mains, la coupe devint la propriété d'un Robert Vernon, qui l'offrit au roi Guillaume en 1831.

Une miniature de Charles XII de Suède, enchaînée dans le chalon d'une bague d'or, sera vendue avec la coupe.

Une femme-pasteur

Nous faisons récemment pressentir l'entrée de femmes anglaises dans la carrière ecclésiastique. C'est aujourd'hui chose faite.

La nouvelle dignité que vient d'acquiescer l'une d'elles lui fut même triomphalement décernée. C'est à l'unanimité que les membres de l'église de Norwich ont choisi miss Crook pour diriger leur congrégation.

Miss Crook n'est pas, à vrai dire, une débutante. Ses brillantes études à la Faculté de théologie lui donnaient droit au titre de pasteur. Elle remporta de grands succès en prêchant dans différentes régions de l'Angleterre.

La guerre la conduisit en France, où elle se consacra aux réfugiés de la Somme; c'est aussi pour eux qu'elle se rendit en Amérique, où sa propagande fut merveilleusement productive.

On voit que les ouailles du nouveau pasteur sont en bonnes mains.

LE PONT DES ARTS

Les Marges, d'Eugène Montfort, reparaitront le 15 juin.

Le mois prochain paraîtra un livre de vers de M. Fernand Divoire. Amés. Dans la même collection seront publiés des poèmes de M. René Bizet.

LE VEILLEUR.

L'ÉPILATOIRE ÉPILIM détruit en une seule application de quelques minutes les poils et duvets du visage ou du corps. Donne à la peau douceur et velouté. Flacon 5 fr. Env. discret. VALUDE, 9, rue Pestalozzi, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Notre théâtre à l'étranger. — On télégraphie de Zurich :

Le théâtre de Zurich vient de donner la première représentation de *Werther*, en langue française, avec Mme Croiza, MM. Salgnac et Dufranne.

Une salle comble fit relever le rideau quatre fois après le premier acte; six fois après le second et huit fois après le dernier. Des corbeilles de fleurs et des palmiers noués de rubans tricolores furent offertes aux artistes.

La première de *Pelléas et Mélisandre* suivra dans quelques jours.

LA JOURNÉE :

Opéra, 7 h. 30, *Rigoletto*; Suite de danses, de Chopin.
Comédie-Française, 1 h. 30, *Electre*, le *Voyage de M. Perrichon*; 8 h. 30, *Notre Jeunesse*.
Opéra-Comique, 1 h. 30, *Mireille*; 7 h. 30, *Sapho*, *Odéon*, 2 h., *le Barbier de Séville*, *Figaro chez le roi*; 7 h. 45, *Mon ami Tolly*.
Vaudreville, 2 h. 30, *Faisons un rêve*.
Porte-St-Martin, 2 h. 30 et 8 h. 15, *la Flambe*.
Ambigu, 2 h. 30 et 8 h. 30, *Quatre femmes et un caporal*.
Palais-Royal, 2 h. 30, *la Cagnotte*.
Châtelet, 2 h., *la Course au bonheur*.
Antoine, 2 h. 30 et 8 h. 30, *M. Bourdin, professeur*.
Gymnase, 2 h. 45 et 8 h. 45, *Petite Reine*.
Athénée, 8 h. 30, *la Dame de chambre*.
Renaissance, 2 h. 30 et 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*.
Trion-Lyrique, rel.; samedi, 8 h., *Si j'étais roi*.
Edouard-VII, 2 h. 45 et 8 h. 45, *la Folle nuit*.
Capucines, 8 h. 30, *Paris au bleu ! revue ; Une petite fois ; Pour dire quelque chose*.
Scala, 2 h. 30 et 8 h. 30, *Amour et Cie*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *l'Expérience du docteur Lorde, le Triangle*.
Déjazet, 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Classe 36*.
Th. des Arts, 2 h. et 8 h., *les Gosses dans les ruines*.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-50), 8 h. 30, la revue *Quand même !* 2 actes, 35 tableaux, 100 artistes.
Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall (20 numéros amusants).
Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Rose Amy, Mégard dans la revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 15 et 8 h. 15, *Son Flirt et la Peine du talion*.

Les instructions en cours

L'interrogatoire de M. Caillaux ayant été remis à demain, le capitaine Bouchardon a entendu, hier, deux témoins : un négociant américain, M. Hilfred, et un secrétaire des délégations judiciaires, M. Nicolle.

Le lieutenant Jousselin a continué tout l'après-midi l'interrogatoire du sénateur Humbert.

Le lieutenant Gazier a entendu le capitaine Ladoux au sujet de l'affaire Trembliez.

Les pâtes alimentaires à 0.60 c. la demi-livre

En vue de tenir compte de la nouvelle réglementation de la vente et de la consommation de la viande, le ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement a décidé de faciliter, dans la mesure que le permettront les arrivages, la fabrication de pâtes alimentaires fraîches.

Ces pâtes ne pourront pas être vendues plus de 60 centimes la demi-livre au détail. On sait que 100 grammes de pâtes ont la même valeur alimentaire que 195 grammes de viande de bœuf.

En ce qui concerne les pâtes sèches, elles doivent être réservées, jusqu'à ce que les stocks aient pu être accrus, à l'alimentation des enfants et des malades.

Bourse de Paris du 15 Mai 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	87 65	87 70	Ob. Fonc. 1896	367 1/2	369 1/2
5 0/0 libéré	87 65	87 70	— 1893	399 1/2	398 50
4 1/2 0/0 amort.	72 75	72 80	— 1903	215 1/2	215 1/2
3 1/2 0/0	58 75	58 75	— 1912	412 1/2	413 1/2
3 1/2 0/0	88 75	88 75	— 1917 A. L.	349 75	349 75
Tunisie 1892	323 50	323 50	— 1917 A. L.	332 1/2	332 1/2
Algérie 1892	323 50	323 50	— 1917 A. L.	1195 1/2	1195 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	759 1/2	759 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	930 1/2	932 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	715 1/2	715 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	1115 1/2	1115 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	562 1/2	562 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	440 1/2	440 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	1857 1/2	1858 1/2
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	747 74	747 74
Indochine 1892	558 1/2	558 1/2	— 1917 A. L.	413 50	408 1/2
MARCHÉ EN BANQUE					
ACTIONS					
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz	300	300
Alcatraz	300	300	Alcatraz		